

Etudes (20 décembre) : « Les romans d'Edouard Estaunié », par M. Maurice Pontet. — « Le meurtre par pitié », par M. René Brouillard.

Notre Plume (Noël) : Les « Pensées » de Mlle Verscheure. — « Défense de la Poésie », par MM. Pierre Véniat, A. Berchon et A. Loubier. — « Fantaisies en prose », de Mlle Claude Symil.

1929 (décembre) : « Lettres inédites » d'Alain Fournier à sa sœur. — M. A. Garreau : « Metternich ou le retour au Saint Empire ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une année historique (le *Temps*, 15 janvier). — Les Œuvres de Cécile Sauvage (*l'Action française*, 15 janvier). — La Voix des Ondes (*Candide*, 9 janvier). — La Danse de l'Absolu (le *Temps*, 15 janvier). — Un mot de M. Yves Mirande (*Candide*, 9 janvier). — Un bourgeois au pays des Soviets (*Journal*, janvier, passim).

Dans un article du *Temps*, M. Jules Bertaut énumère les « faits importants dans l'ordre politique, littéraire et social » dont l'an de grâce 1930 fêtera l'anniversaire.

Tenons-nous-en ici à ce qui concerne la littérature :

Au point de vue des lettres, 1830 n'a pas moins d'importance, on le sait, qu'au point de vue politique. Le 25 février 1830 n'a pas vu seulement la première de *Hernani*, mais le triomphe véritable de l'école qui, sous le nom de romantisme, va régner sur l'art pendant une bonne partie du dernier siècle. Sans doute, depuis quelques années déjà, la nouvelle école a pris pied dans les lettres : le *Cinq-Mars* de Vigny, les *Orientales* de Hugo, le *Henri III et sa cour* de Dumas, les *Méditations* de Lamartine ont paru avant que le rideau se lève sur *Hernani*, mais cette pièce par son éclat, par la bataille qu'elle soulève, par les polémiques qu'elle engendre forme une date fatidique, et une sorte de borne-témoin. L'année qui la voit naître donnera son nom à l'école tout entière, à l'« école de 1830 ».

L'année n'est pas tout entière, du reste, occupée par Hugo. Elle voit encore paraître le *Rouge et le Noir* de Stendhal, *Gobseck* de Balzac, les *Scènes populaires* de Henri Monnier, les *Consolations* de Sainte-Beuve, les *Contes d'Espagne et d'Italie* de Musset, les *Poésies* de Desbordes-Valmore, les *Poésies* de Théophile Gautier. Quels centenaires et quel palmarès !

M. Jules Bertaut qui aligne avec peine une douzaine de titres et de noms s'extasie sur la richesse de ces temps déjà

lointains. Combien ils apparaissent misérables cependant si l'on s'avise de les comparer à la glorieuse période dans laquelle nous avons l'insigne honneur de vivre.

Dans le seul domaine de la littérature n'avons-nous pas trois cents romanciers de génie de la valeur de MM. André Maurois, Maurice Dekobra et Joseph Kessel, cent cinquante critiques de la valeur de MM. Frédéric Lefèvre et Maurice Martin du Gard, cent penseurs et moralistes en tous genres de la valeur de M. Bernard Grasset. Quant au théâtre, on ne saurait citer de noms ni de titres, mais chacun sait que le génie y surabonde et qu'il s'y gagne de véritables fortunes. Et puis nous avons aussi, dans la catégorie hors concours, M. Clément Vautel, l'unique!... le seul véritable!...

Il n'y a guère que la poésie qui chôme et reste un peu délaissée, en raison sans doute de son peu de valeur, du point de vue alimentaire.

Mais qui ne s'en console?...

§

M. Léon Daudet, lui, s'intéresse encore aux poètes et consacre, dans l'*Action Française*, un bel article aux *Œuvres de Cécile Sauvage* que la librairie du *Mercur de France* vient de publier en un volume avec une préface de Jean Tenant.

Il y a dans ce volume, dit M. Léon Daudet, « l'essentiel de la poétesse admirable... », et il continue :

Cécile Sauvage domine, et de très haut, toutes celles qui, depuis le début du xx^e siècle, dit des « échéances », ont poussé, vers le ciel ou les hommes, un chant cadencé. Elle les domine par la suavité et la candeur de l'âme, par la dépersonnalisation, par l'acceptation tranquille des conditions de la courte vie humaine et de la fragile beauté féminine, par cet accent de sincérité absolue qui ne trompe ni l'oreille, ni le cœur. Elle est, en délicatesse tendre et nuancée, ce qu'Auguste Angellier est en virilité et en stoïcisme : une effusion continuelle; et ce n'est pas sans intention que je rapproche ces deux noms de deux grands poètes également méconnus et quasi ignorés, alors que l'on discernait le laurier suprême à la comtesse de Noailles et à Edmond Rostand! Cela était d'ailleurs à attendre d'un temps où un pauvre balourd comme feu Paul Souday a pu passer pour un critique, et où les arbitres du goût, en littérature, furent un Lanson et un Doumic!

J'aurai souvent l'occasion de revenir sur le cas de Cécile Sauvage, sur celui d'Angellier et aussi sur celui de Verhaeren, les trois poètes de notre temps qui, à mon avis, ont souvent atteint au sublime, et par le frémissement de la sensibilité et par l'amour du bien, joint au sens inné du beau. C'est un domaine peu connu, à mon avis fort intéressant, que celui de la conscience INTACTE en matière lyrique; Verhaeren, comme Cécile, comme Angellier ont les ailes blanches.

Après avoir cité un extrait du magnifique poème de Cécile Sauvage intitulé *Il est né*, et d'émouvants fragments inédits de la correspondance de la poétesse, M. Léon Daudet conclut :

Mais tout ceci n'est encore qu'un aspect du génie poétique de Cécile Sauvage, répandu en gouttelettes brillantes, comme une divine rosée, sur les pelouses du cœur. Ne vous y trompez pas, au firmament apollinien une étoile nouvelle est apparue.

N'est-ce point ici le lieu de rappeler que c'est notre prédécesseur à la rubrique des *Journaux du Mercure de France*, notre regretté ami Jean de Gourmont, qui l'un des premiers, sinon le premier, a consacré une étude importante à Cécile Sauvage? Cette étude a paru, il y a plus de vingt ans, dans une série intitulée *Les Muses*. On peut la retrouver dans le *Mercure de France* du 1^{er} novembre 1909. Jean de Gourmont écrivait notamment, avec un admirable sens critique :

La poésie de Cécile Sauvage est une poésie de plein air et de plein vent : elle a la souplesse et la sveltesse d'un arbre solidement attaché à la terre, mais qui s'élançe de toutes ses branches vers la lumière. Il y a dans ces vers un amour de la vie pour elle-même, qui ne cherche pas à comprendre au delà de la sensation d'être. Ce contact direct avec la nature, cette participation à tous ses mouvements a permis à cette Muse de la surprendre dans ses gestes les plus secrets et comme dans sa nudité même. Elle s'est approchée d'elle, comme un amant de son amante, et l'a respirée, avec une curiosité passionnée. Curiosité de ses propres sensations, désir de fixer toutes les émotions de sa vie, il n'y a pas de poésie sans cela. On a cette joie, en lisant les poèmes de Cécile Sauvage, de voir que cette jeune femme ne s'est laissé suggestionner par aucune poésie antérieure; les images qu'elle nous offre sont toutes fraîchement cueillies et ont encore l'humidité parfumée des fleurs coupées au buisson.

Je me permets de signaler à ceux qui s'intéressent à la poésie le beau volume critique de Jean de Gourmont, intitulé *Les Muses, Essai de physiologie poétique*, où ils trouveront tout au long l'étude consacrée à Cécile Sauvage dont nous venons de citer un extrait.

§

M. Emile Vuillermoz qui apporte dans sa critique une grande liberté de vues et des qualités de poète — ce qui n'est pas si banal — a été récemment entendre, au concert Pasdeloup, l'appareil à ondes musicales de M. Martenot, qui intervenait à la fois comme soliste et comme instrument d'orchestre. Comme le public lui-même, M. Vuillermoz a été séduit par le timbre de ce qu'il appelle « cette flûte astrale », dont le chant lui suggère des réflexions saisissantes :

En entendant dans sa tessiture profonde ce grand orgue immatériel, on ne pouvait s'empêcher d'être frappé par son aptitude exceptionnelle à traiter musicalement le thème de la Mort. J'ai l'impression qu'aucun instrument ne saurait lutter avec celui-ci pour donner à une cérémonie funèbre une incomparable noblesse. Devant un cercueil, les instruments d'orchestre ne se sentent pas à leur place. Dans une église d'ailleurs, ils ont toujours quelque chose de grêle et d'incomplet. Et puis, ils rappellent des émotions trop profanes et trop près de la vie.

L'orgue sait pleurer avec plus de grandeur et, si l'on peut dire, plus d'impersonnalité. Il faut que la musique née autour d'une tombe ait quelque chose d'anonyme et semble sortir du cœur innombrable de la foule. Tout pathétique est détruit si l'on voit des hommes souffler dans des instruments, frotter des cordes ou heurter des corps sonores. L'organiste invisible, qui emplît la nef d'un torrent de sonorités souveraines, se rapproche déjà de la solution idéale. Mais l'appareil à ondes, qui se marie d'ailleurs admirablement à tous les jeux de l'orgue, nous apporte une note infiniment plus juste et plus appropriée à un tel objet.

Cette musique, en effet, semble arrachée directement aux entrailles de la terre. Elle paraît faite d'une harmonisation des plaintes de la brise, du grondement de l'orage et du sanglot des sources. Elle est la mélodie des quatre vents du ciel. Ce sont toutes les forces de la nature que l'on oblige ici à chanter et à gémir.

Au moment où la terre s'entr'ouvre pour recevoir la dépouille

d'un humain, on croit entendre ainsi la grande voix éplorée des choses qui célèbre le mystère éternel de l'évolution des êtres.

Sous cette forme, une marche funèbre prend la portée philosophique grandiose d'une apothéose des grandes lois biologiques. Les accords déchirants de la nature pleurant sur ses fils sont évidemment les plus émouvants qui puissent se faire entendre pendant des funérailles.

§

Philosophe subtil, M. Henry Bidou s'en est allé rêver parmi les marionnettes du Signor Podrecca qui l'ont accueilli dans leur intimité. Voici ses méditations en face du chanteur de la troupe :

Quel ne fut pas mon étonnement, quand j'entrai dans les coulisses ! J'avais vu de mon fauteuil, comme tout le monde, les marionnettes de Podrecca. Admis auprès d'elles, et, comme disent les reporters, autorisé à vivre une heure dans leur intimité, je pensais que l'illusion qu'elles donnent s'évanouirait au contact. Je me dirais alors : Voici donc le grossier support d'un songe !

C'est le contraire qui advint. A peine me trouvai-je dans ces ténèbres à la Rembrandt, où brillaient des visages de bois, qu'ils me parurent bien plus vivants. Celui que je vis d'abord était un chanteur en habit noir, d'une séduction un peu apprêtée, qui attendait son tour, appuyé à un portant. Ses beaux yeux, chargés de mélancolie, regardaient plus loin que tout le visible, et l'on sentait que son âme fade ne lui donnait aucune joie. Il était là, à contre-jour, attentif, comme le sont toujours les poupées. Car c'est un trait de ces petits personnages qu'ils sont incapables de distraction. Ils sont tout à ce qu'ils font. Celui-ci attendait et n'était occupé que d'attendre. Son chant était déjà sur ses lèvres, et un magnétisme intense se dégageait de sa personne.

.
Je voyais très bien le chanteur que j'avais déjà remarqué tout à l'heure, et qui se tenait maintenant près du piano. Alors seulement je m'aperçus qu'il portait un des habits les mieux coupés que j'eusse vus de ma vie.

— Il est habillé chez un grand tailleur de Londres, me dit Podrecca avec un peu de vanité paternelle.

Le dessin de son visage était parfait. Tous ces petits hommes étaient sculptés, peints et vêtus avec un soin qui m'enchantait. Aussi supportaient-ils d'être vus de près. Ainsi faisait-on aux siècles où fleurissait un génie décoratif. Je me rappelai les char-

mants décors du théâtre de Drottningholm, peints pour Gustave III. Les fleurs, les feuillages, les légères cascades, tout y est exquis. Les simplifications de notre temps sont d'un siècle de barbouilleurs.

— Oui, pensai-je, ce jeune ténor est parfait. C'est pourquoi il est si triste. Toute la joie de la vie est dans le devenir. Aspirer, attendre, c'est toute la vie. Nous ne la concevons que comme une suite de différences, c'est-à-dire comme une durée. Mais pour ce petit homme, le temps s'est arrêté. Éternellement semblable à lui-même, il n'attend rien de nouveau de la minute qui suit celle-ci. C'est un chanteur sans avenir.

L'article tout entier, dont j'extrai ce fragment, écrit sur un ton mélancolique et charmant, est un petit chef-d'œuvre.

§

C'est encore au Temps, mais cette fois au *Courrier Littéraire* de M. Emile Henriot qui le cite, que j'emprunte le texte d'une lettre de Mérimée à la comtesse Montijo, en date du 16 mai 1845, qui tranche définitivement la question de la genèse de *Carmen* :

Je viens de passer huit jours enfermé à écrire non point les faits et gestes de feu D. Pedro, mais une histoire que vous m'avez racontée il y a quinze ans et que je crains d'avoir gâtée. Il s'agissait d'un Jaque de Malaga, qui avait tué sa maîtresse, laquelle se consacrait exclusivement au public. Après Arsène Guillot, je n'ai rien trouvé de plus moral à offrir à nos belles dames. Comme j'étudie les Bohémiens depuis quelque temps avec beaucoup de soin, j'ai fait mon héroïne bohémienne. A ce propos, savez-vous s'il existe encore à Madrid un livre publié par un M. Borrow en *chipé calli*, ou langue des Gitanos... Ce Borrow a fait un livre très amusant intitulé *Bible in Spain*. C'est dommage qu'il mente comme un arracheur de dents... Il prétend que les Bohémiennes sont très chastes... Or, à Séville, à Cadix, à Grenade, il y avait de mon temps des Bohémiennes dont la vertu ne résistait pas à un *duro*. Il y en avait une très jolie dans les *Mazmorras* auprès de l'Alhambra, qui était plus cruelle, mais cependant susceptible de s'appriivoiser...

Comme le fait remarquer M. Emile Henriot :

C'est la tardive mise en œuvre d'une histoire autrefois entendue,

simple et brutal fait-divers agrémenté probablement de quelques souvenirs personnels, et à qui l'art de l'arrangeur a su donner l'impérissable vie.

La moindre anecdote, le plus pauvre prétexte suffisent à provoquer la naissance d'un chef-d'œuvre. Tout est matière d'art, il n'y faut que du talent.

§

J'étais à mille lieues d'imaginer que M. Yves Mirande, l'un des pires industriels du théâtre contemporain, puisse avoir quelque esprit. Les pièces qu'il signe sont bien les plus plates et les plus misérables qui soient. Voici néanmoins un mot fort spirituel de ce déplorable auteur que je cueille dans *Candide* :

J'avais, au Vaudeville, raconte M. Yves Mirande, une pièce qui ne marchait pas. Porel m'accoste :

« — Mon jeune ami, je ne sais pourquoi, mais le public n'aime pas votre pièce.

« — Comment le sait-il? lui dis-je: il n'est jamais venu la voir!... »

§

La place me manque pour parler longuement des articles que publie M. Georges Le Fèvre dans le *Journal*, sur son voyage en Russie soviétique. Pour la première fois, nous sommes en présence d'un « écrivain-voyageur » qui parle le russe et qui ne s'est pas contenté d'aller en Russie en invité de marque pour faire « sa tournée des grands-ducs », ou pour s'occuper de ses petites affaires ou de ses petites opinions.

M. Georges Le Fèvre nous donne l'impression de la vie, à la vérité d'une vie bien étrange et fantomatique, lourde d'inquiétude et inquiétante. C'est « terriblement » intéressant.

GEORGES BATAULT.

INDIANISME

Jean Przyluski : *Le concile de Râjagrha*, Geuthner, 1926-1928 (Buddhica, 1^{re} série, t. II). — Henriette Meyer et S. Yamaguchi : *L'Alambanapartksha* de Dignâga, trad. française. Geuthner, 1929.

Le concile de Râjagrha, selon la tradition, se serait réuni peu après le parinirvâna du Bouddha. Le souvenir en est